

Lettre à mon tuteur

Je jouais au cœur d'une vallée torride l'air étrange des filigranes de mer quand ton regard creusa dans ma poitrine un silence.

Sur la lune pénétrante aux feuilles douces, l'aube s'allume tard et le vertige pris ma tête, au dessus, entre les yeux, gribouillis de chevaux tendres, galop élancé.

Je me tournais vers toi et, ta main se posa comme par nature sur mes cheveux, distraite... Je n'osais pas bouger de rompre ce lien, fragile demi sommeil où quelque musique céleste jouait de notre parenté.

Tu me regardes et de mon cœur trois ou quatre coquelicots dansent dans tes yeux, couleur du cirque profond de Navacelles emperose.

Tu m'expliques des histoires farfelues que je contemple au fond de moi - j'ose alors te parler de chemises et de genévriers...

J'aime ta voix.

J'aime t'écouter quand tu m'expliques comment je pense. Tu détends le fracas meurtri de ma pensée ; ta tendresse est une étoile intègre de mélodies, ta voix - quand tu me parles, tes yeux deviennent profonds d'une flamme épaisse et transparente. Ailleurs, plus tard, je t'imagine, je m'y attache, à la couleur, à l'acuité.

- chant limpide des ermites passionnels dont l'âme s'envole au gré des herbes brûlantes.

Sais-tu les collines fluides où poussent à peine, tenaces, des chênes piquants, du calcaire et du vent qui sillonne le ciel bleu dont ton regard m'ajoute ?

De ta forêt à ma garrigue, la fumée seule témoigne du bleu sauvage. Les abricots mûrissent aux arbres et tombent, et l'herbe se plisse ainsi, mûrit. Et les caillasses se resserrent j'imagine, dans la clarté d'un soleil isolé.

Je penche vers le soupir ébahis des jours enrubannés d'arôme, de salsepareille, d'euphorbe et d'autres canicules et ne peux m'en défaire.

Ta voix me touche, j'invente des motifs de te parler. Tout prend des ombres particulières.

Tu me parles de responsabilité, de choses étonnantes et adultes et je voudrai t'entendre. Je ne cherche que le son de tes mots, non le sens et ne sais pas pourquoi.

L'hiver glisse sur les routes en flocons, clous de girofle ou d'airain, des fenêtres d'abîmes séparent nos mains.

J'ai l'impression d'être perdue ; il doit y avoir un dire possible. Je voudrais que tu m'interroges, oser m'ouvrir à toi dans le langage.

Où partent les mots que je n'ai jamais dits, ceux que je ne trouve pour respirer, pour paraître de constitution commune, non lentement imbécile, plate sur une terre mangée de cuillères ?

La ronde faiblesse changeait ainsi et les fatigues luttaien de leur front d'arbre sans qu'il n'y ait d'air, d'herbe ou d'autres choses...

Pourtant des roses paraissent s'ouvrir sur ta réponse tranquille, brève, absolue - et certainement, tu n'oublies pas là l'or changeant des tempêtes, sorte d'extase silencieuse, sorte de petite chanson.

Tu m'aimes, dis-tu, et mes sanglots rebelles t'attristent. Qu'est-ce donc que je désire ?

Le son de l'eau, le son de l'eau frêle, le son de l'eau qui s'enfonce sans fond dans la torpeur pénétrante m'enchante. Je suis là devant toi.

Tu me regardes avec douceur, une tendresse bienfaisante ; un châle sur tes épaules à carreaux de laine bleue.

Le regard confiant aux branches enivrantes, range l'oubli.
O merveilleux silence d'or,
cette espèce de cascade à l'intérieur du mot qui le délie des autres et l'ouvre sur des marchés lointains.

J'aimais les espaces tendres, les verts anglais d'émeraude et de silence, ton odeur, tu illuminais l'air dont je me défends

et selon mon oreille reste l'espace de tes doigts finissants, à douter et rougir parfois des confiances pâles, si étranges, si tendres et rouges de mon enfance.